





GAINSBOURG ET RENOMA

LES FOLLES VIRÉES JAPONAISES

PAR VICTOR LE GRAND

Beaucoup de choses ont été racontées sur le style de Serge Gainsbourg. Mais une dernière histoire, assez rocambolesque, restait à écrire. Elle se passe au Japon et mêle costumes, alcool, fête, amitié, joueurs de rugby, ministres et petite culotte...

Ll rigole, il n'arrive pas à s'arrêter. À force de fouiller dans ses souvenirs, Maurice Renoma, 80 ans, a fini par tomber sur une histoire qui l'amuse toujours autant. Elle se passe au Japon, dans la boîte de nuit d'un grand hôtel de Tokyo, un soir de fête. « *L'heure était bien avancée, et Serge était assez joyeux... Il cherchait une connerie à faire, et a fini par tomber sur une équipe de rugby allemande de passage. Il a commencé à leur raconter n'importe quoi, il n'aimait pas trop les Allemands, Serge, il avait ses raisons...* » De fait, Lucien Ginsburg, de son vrai nom, avait dû, à l'été 1941, se réfugier, avec ses parents, des immigrants russes de confession juive, dans la Sarthe. Plus tard, une visite de la Gestapo dans son collège l'avait aussi contraint à passer une nuit dans la forêt. « *Donc, ça l'amusait bien de faire chier ces gars... D'un coup, il a baissé son pantalon pour leur montrer son cul, comme ça, devant tout le monde. Les mecs, des balaises, ont commencé à s'énerver, mais Serge a continué. Ça a duré plusieurs minutes, et il a fini par revenir, très content de lui. Il m'a dit : "Je ne comprendrai jamais les Allemands... Pendant la guerre, ils voulaient absolument voir ma bite, et maintenant que je leur montre, ils ne veulent plus."* » Installé dans un coin du restaurant qui porte son nom, avenue George-V, un verre de brouilly devant lui, Maurice Renoma se marre encore. Et ce n'est qu'un début : « *Des histoires comme celle-là, j'en ai plein avec Serge... Il me fait tellement rire. Je crois que nous avons le même humour ashkénaze.* »

LUI OU DUTRONC ?

Maurice Renoma parle parfois de Serge Gainsbourg au présent, et raconte toujours ses histoires avec lui comme si elles dataient d'hier. Elles remontent pourtant à une toute autre époque, une époque dépressive mais splendide pour Gainsbourg, une époque dorée et élégante pour Renoma. De fait, ce fils d'un tailleur polonais est au firmament au milieu des années 1970. Sa recette, celle qui fait le succès de sa marque, est la même depuis l'ouverture de sa première boutique en 1958. Comme il ne maîtrise pas la technique, Renoma mise tout sur le style. Il restructure le costume, monte les épaules, s'amuse aussi avec les tissus, récupérant des fins de série et des chutes de tissus d'ameublement. Sa coupe est inimitable, même si bien des malins s'y essaient. Sur un costume Renoma, la veste est cintrée, épaules marquées, revers larges, fentes profondes. Le pantalon, lui, est coupé droit, taille basse. Pendant des années, cette ligne-là est la référence en matière de costume à Paris, chez les gens qui savent. « *Dans sa chanson Les Playboys, Dutronc dit "habillés par Cardin", mais en fait, il voulait dire "Renoma". Il a changé pour une histoire de rime* », raconte Maurice Renoma. Quelques années plus tard, quand Claude Brasseur cherche à faire faire un costume en velours rouge à Jean Rochefort, dans *Un éléphant ça trompe énormément*, c'est chez Renoma, dans la boutique mythique de la marque, rue de la Pompe, qu'il l'amène, pas chez Cardin. Les costumes Renoma sont inimitables, les campagnes de pub, shootées



MAURICE RENOMA

« IL AVAIT UNE SEULE TENUE POUR LE SÉJOUR : VESTE DE SMOKING, CHEMISE BLANCHE, JEANS LEVI'S ET REPETTO. PIEDS NUS »

par David Bailey, Helmut Newton ou encore Dominique Issermann, aussi. Même Picasso, Dali, les Stones, Lennon, Bardot et Mitterrand ont un costume Renoma dans leur penderie. Seul Johnny Hallyday finalement résiste. Parce que, paraît-il, il n'a pas envie de payer, et que Maurice Renoma n'aime pas qu'on le force à faire des cadeaux...

Au milieu des années 1970, la marque Renoma est déjà distribuée au Japon, sous licence. Les ventes sont bonnes, les Japonais raffolant de cette élégance à la française. Mais les investisseurs sur place veulent accélérer encore le mouvement. Ils suggèrent donc qu'un couple d'égéries soit embauché pour incarner Renoma dans le pays. « Spontanément, j'ai pensé à Jacques Dutronc et Françoise Hardy, se souvient Maurice. Lui portait déjà la marque, et elle était très chic. Et puis, c'était une bonne

façon de boucler la boucle après l'épisode des Playboys. » Mais les partenaires japonais de la marque préfèrent Serge Gainsbourg et Jane Birkin, dont l'apparition dans le pays, en 1970, au moment de la sortie du film *Cannabis*, avait marqué les esprits. Maurice Renoma se laisse convaincre. « Ça m'a un peu étonné, car Serge Gainsbourg était au creux de la vague à ce moment-là, son dernier album, *Rock Around the Bunker*, ne marchait pas trop. Mais en même temps, c'était un choix cohérent, Serge était client chez Renoma depuis le milieu des années 1960, il s'était fait faire quelques costumes à rayures tennis chez nous. » Le deal est signé sans même que les deux hommes se rencontrent. Il prévoit que Serge Gainsbourg, accompagné de Jane, passe chaque année une quinzaine de jours au Japon, afin d'assurer la promotion de la marque.

ROLLS, PORSCHE OU FERRARI ?

La première tournée démarre trois semaines plus tard seulement. Départ de nuit depuis l'aéroport Charles-de-Gaulle, vol en Boeing 747, escale prévue à Anchorage, en Alaska. « J'étais déjà installé quand je les ai vus arriver dans l'avion. C'était une vision. Serge n'avait aucun bagage, aucun sac, rien. Il portait une veste de smoking et une chemise blanche, les deux signées Renoma, heureusement d'ailleurs. Il avait aussi un jeans Levi's et des Repetto sans chaussettes. Jane n'était pas beaucoup plus équipée. Elle avait son fameux panier en osier à la main, avec dedans une petite jupe et une robe de soirée à paillettes, seulement. C'est génial, les femmes, quand même : elles peuvent mettre des boules dans leur sac et quand elles les sortent, ça fait une robe ». La petite troupe est assise à quelques sièges d'écart, en première classe, mais aucun mot n'est échangé. « Serge aimait bien snober les gens, et moi aussi, un peu. Deux grands timides... » Un peu plus tard, les deux hommes se retrouvent au bar, côte à côte, toujours rien, grand silence. Quand l'avion se pose à Tokyo, l'accueil est royal. « Je me souviens que nous avons pu choisir entre trois voitures de luxe, une Rolls, une Ferrari et une Porsche, pour rejoindre le centre-ville. » À l'arrivée à l'hôtel, Serge Gainsbourg fait finalement le premier pas. « Jane est partie se coucher, et il m'a proposé d'aller boire l'apéro. Ça a duré toute la nuit. C'était parti... »

Pendant quinze jours, la tournée japonaise est réglée comme du papier à musique, ou presque. « Le matin, Serge Gainsbourg se levait assez tôt, s'enquillait à jeun un double Ricard, puis on enchaînait les rendez-vous : les interviews le matin ; trois déjeuners le midi avec trois délégations d'ambassadeurs, de PDG locaux, ou encore d'hommes politiques ; shootings l'après-midi pour les magazines ; et le soir trois dîners avec d'autres délégations, à des heures assez tardives. Les Japonais s'amusaient de nous voir évoluer comme ça, eux qui dînaient à 18h30 pensaient que toute la France vivait comme nous... » Certains soirs, Gainsbourg fait le show, pour de vrai. « Il a fait son tout premier concert au Japon pendant cette tournée, dans une salle de cinéma, assure Maurice. Seuls les premiers rangs étaient comblés, c'était très étrange. Les Japonais ne savaient pas applaudir, juste du bout des



Maurice Renoma (à l'extrême gauche), Jane Birkin, Serge Gainsbourg et quelques amis, dans une boîte de nuit de Kyoto, en 1979. Photo DR



mains, en silence. » Au milieu de l'aventure, Maurice et Serge se retrouvent, par hasard, jurés dans un festival de musique. Maurice vote pour une chanteuse coréenne. Serge trouve qu'elle ne chante pas très bien, mais Maurice est vraiment sous le charme. *« Je lui ai donné un coup de coude, et il a rajouté un 1 à son 0 pour que ça fasse 10. »* Évidemment, les deux hommes ne sont jamais complètement à jeun. *« Je me souviens d'un fou-rire quand un groupe local a tenté de reprendre Le Poinçonneur des Lilas en japonais... Le mot "trou" se traduisait par "ana", ça nous amusait beaucoup. Bon, on est d'accord, ça volait assez bas... »* Mais Jane Birkin n'est pas en reste, loin de là. Un jour, dans une réception guindée, devant une dizaine de ministres assis en cercle et en tailleur, tous habillés de complets bleu marine, elle s'évente les jambes avec sa jupette. Normal. Sauf que Jane ne porte pas de culotte. *« Personne ne regarde ce genre de choses au Japon mais bon, là, les garçons regardaient quand même du coin de l'œil... »*

Si l'intéressée ne se souvient pas de la scène en question (*« ça ne me dit rien, mais ça ne veut pas dire que ça n'est pas arrivé... »*), elle se rappelle de cette tournée comme d'un grand moment de fête : *« On a beaucoup ri, beaucoup bu aussi... Le décalage entre notre façon d'être et celle des Japonais était hilarant. Et puis nous nous entendions très bien avec Maurice. »* Après quinze jours de déambulation festive, les comparses rentrent à Paris et continuent à se voir. Parfois, ils filent à Deauville au petit matin en sortant de l'Élysée Matignon, Jane Birkin sur le siège arrière, Gainsbourg chantant à capella pour éviter que Maurice ne s'endorme au volant de sa Rolls. Dans la capitale, ils se retrouvent aussi fréquemment chez Castel. Un soir, ils sont même missionnés pour divertir une délégation ministérielle japonaise en goguette à Paris. *« Les Japonais disent toujours oui, même quand ils veulent dire non. Du coup, bah, on leur resservait du champagne sans arrêt. Je revois l'un d'entre eux tomber net, la tête la première dans le plat de spaghettis. Et Serge, hilare, à côté. »*

AMI OU COPAIN DE BOISSON ?

Au total, il y aura une dizaine de tournées comme celle-ci, étalées entre 1975 et la mort de Serge Gainsbourg, en 1991. *« Au fil du temps, j'ai vu Jane partir et j'ai vu Serge se dégrader aussi, raconte Maurice Renoma. C'était de plus en plus Gainsbarre, les costumes disparaissaient, remplacés par les chemises militaires qu'on lui faisait... Vers la fin, il commençait même à sentir un peu trop fort, les nanas se pinçaient le nez dans les dîners. Mais je n'aurais raté ça pour rien au monde. C'était un spectacle, Serge. Il fallait le prendre avec ses humeurs. De temps en temps, il pouvait faire comme s'il ne vous connaissait pas, puis venir vous voir en disant "Mais, tu ne dis pas bonjour". Moi, bon, je ne suis pas un lèche-bottes, je n'en avais rien à foutre, et c'est ce qui devait lui plaire chez moi... »* Même si Maurice Renoma s'interroge encore. *« Parfois, je me demande si nous étions vraiment amis, ou s'il*



Jane Birkin et Serge Gainsbourg, dans une boîte de nuit de Tokyo, en 1977. David Bailey

cherchait juste un copain de boisson. Mais, moi, je l'aimais. J'acceptais sans problème qu'il aime être au centre de l'attention. Au Japon, il adorait quand on le reconnaissait. Parfois, il se déplaçait avec un sifflet, et il sifflait un grand coup, juste pour que les gens se retournent sur lui... Au Japon, il adorait qu'on le reconnaisse. »

Au fil des ans, c'était d'ailleurs devenu la règle. Grâce à Renoma, la notoriété de Serge Gainsbourg dans le pays n'a en effet cessé de croître. En 1988, il fera même une tournée de vingt concerts à travers le pays. *« Je crois que nous avons beaucoup aidé la carrière de Serge au Japon »,* dit fièrement Maurice Renoma. Dans le même temps, la marque n'aura pas eu à se plaindre des services de son égérie. En quinze ans de collaboration et de lobbying auprès de tous les notables du Japon, Renoma n'a jamais cessé de se développer dans le pays. Propulsée par son importateur Ryoza Shibata et sa shosha (ndlr : on pourrait traduire ce terme par « maison de négoce ») Alpha Cubic, la marque est présente dans près de 2000 points de vente japonais à la fin des années 1990, pour un chiffre d'affaires total, soutient Maurice Renoma, de près d'un milliard

d'euros. Aujourd'hui, toujours selon Renoma, celui-ci serait redescendu à 500 millions. *« Mais, dit-il, le plus important, ce ne sont pas les chiffres. Ce sont les souvenirs... »* Un dernier, justement ? *« Je me souviens d'un concert lors de la tournée en 1988, à Tokyo. En sortant de scène, Serge a fait un malaise. On savait qu'il était très fragile, il enchaînait les pépins cardiaques à cette époque, on était tous très inquiets. Il était sur son lit d'hôpital, il m'a appelé et il m'a dit : "Prends une photo, Maurice, tu vas faire la une de Paris Match : c'est la dernière de moi vivant !" »* Trente ans plus tard, cette histoire aussi fait rire Maurice Renoma. Mais moins que celle de l'équipe de rugby. ♦

JANE BIRKIN

« ON RIAIT BEAUCOUP, ON BUVAIT BEAUCOUP AUSSI... LE DÉCALAGE ENTRE NOTRE FAÇON D'ÊTRE ET CELLE DES JAPONAIS ÉTAIT HILARANT »